

Bernard Toboul

Entrez

L'acte d'entrer

Il est devenu facile de prendre rendez-vous avec l'analyste – c'est dans « l'air du temps », comme dit la langue française. Puis, une fois la porte passée, est-on « entré » ? La question est implicite pour qui est « entrant » – à écrire comme un verbe au participe présent désignant une action (et non comme un adjectif avec déclinaison de genre : entrant, entrante, qui désigne un état). L'usage du participe présent se précise avec le terme « analysant ». Lacan fait valoir ce terme dans la « Conférence à Genève sur le symptôme », pour dire que « c'est la personne qui vient vraiment former une demande d'analyse, qui travaille ¹ ». Une action donc, plus précisément un acte, qui engage, qui fait passage. La question que je disais implicite se développe : d'entrer chez l'analyste, devient-on analysant ? Comment se dénote que l'acte s'est passé ?

Demande

De celui ou celle qui est entré(e), y a-t-il demande d'analyse ? – une demande « vraiment formulée », disait Lacan à Genève. Cette question forme la problématique qui était instantane dans la question précédente : être entré, est-ce être analysant ?

1.  J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

Lacan précise qu'il a proposé ce signifiant en parodiant la langue anglaise qui l'emploie en disant *analysand*. Mais on en trouve trace en allemand dans la très célèbre lettre ouverte de Lou Andreas-Salomé à Freud pour son 75^e anniversaire (*Merci à Freud*, 1931, traduction française en 1983 sous le titre *Lettre ouverte à Freud*, Paris, Le Seuil). Andreas-Salomé parle d'*analysand*, le participe présent allemand qui s'appuie sur le gérondif et l'adjectif verbal en latin. Il désigne l'action en train de se faire (ou devant être faite). À noter encore que cela renvoie au passif d'action en allemand, le fameux auxiliaire *werden*, qui exprime non pas que l'action est faite (car le terme serait plutôt l'« analysé ») mais qu'elle est en procès (c'est donc l'« analysant »).

De fait, ce qui a lieu, ce sont les séances dites « préliminaires ». Ainsi nommées, entre nous. Car pour celle ou celui qui est entré(e), il suffit de se saisir de l'offre qui lui est faite de prendre la parole pour penser avoir commencé. Tel est le mode de semblant sur lequel tout s'engage, avec la règle fondamentale de dire ce qui vient à l'esprit. Ici s'indique que la demande n'est pas ce que l'analysant veut, et que dès que l'on se saisit de la parole, le registre de la demande s'impose. En effet, toute parole est en instance de demande. L'adresse à l'autre (n'écrivons pas trop vite l'Autre) est instante dans la parole et la fait demande. C'est pourquoi la règle fondamentale de laisser libre cours à ce qui vient à l'esprit établit le transfert dès qu'elle est appliquée. L'Autre est censé entendre, autrement dit, savoir.

Or la parole initiale des cures est le dit de la souffrance, la plainte, la revendication. On lit, communément, que les séances préliminaires sont décisives, voire qu'elles n'auront leur pleine formulation que dans la fin de l'analyse. On développe ainsi une logique de l'après-coup. Et, clairement, ce que cela désigne, c'est que les plaintes du « peut-être-futur-analysant » sont l'écho déformé et symptomatique du trauma. Soit la rencontre manquée des premières expériences sexuelles infantiles : mauvaise rencontre du sexuel et drames de l'Œdipe.

Je note que Freud en parle, dans le troisième chapitre de « Au-delà du principe de plaisir », en usant d'une vaste métaphore marine d'un naufrage où sombrent les illusions œdipiennes². Ce qui s'est établi pour le sujet à partir du trauma se reproduit dans ce temps initial d'une cure, mais sous les formes d'un pathos que les avatars de la vie ont surimposé à la non-rencontre traumatique.

Mais, surtout, à partir des expériences infantiles plus ou moins catastrophiques, se sont structurées les neuropsychoses, dont Freud disait qu'elles se répartissent entre effets névrotiques de ce qui est inconciliable avec la conscience morale et effets psychotiques de l'insupportable, gros de délire. Dans ces deux termes, inconciliable et insupportable, Freud joue avec la proximité en allemand entre *unverträglich* pour inconciliable et *unerträglich* qui veut dire insupportable³.

2.  S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1987, p. 60-61.

3.  S. Freud, « Les neuropsychoses de défense », et « Nouvelles remarques sur les neuropsychoses de défense », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses universitaires de France, 1996.

Lacan le reformule en notant qu'il y a *tuché* ⁴, mauvaise rencontre et manque d'une autre rencontre, et que cela est dans l'orbe de l'impossible. C'est cet impossible à supporter généralisé que disent les symptômes avec lesquels on entre en analyse. La *tuché* qui y gîte dénote la dimension de réel que disent les symptômes et le corps qu'ils fabriquent.

Le symptôme d'entrée

Dans les premiers temps et avec le nouveau cours de la parole en train de se dire, tend à se manifester un symptôme qui a pour fonction de condenser ce qui est au sujet intolérable.

Au titre de ce qui obstrue la vie, les drames amoureux tiennent une place au premier plan et leur série fournit un matériau dont l'aspect inépuisable signale une jouissance manifeste. La figure de l'Autre qui s'y produit induit, par son emprise, le terrain d'une conscience de culpabilité. Les souffrances subjectives se nouent aux énoncés du « peut-être-futur-analysant » par la faute. Son poids de réel peut être interrogé dès les séances préliminaires. Un point d'interrogation mis par l'analyste, sans donner dans l'interprétation œdipienne. Tout particulièrement si le repérage de structure hésite à l'égard d'une psychose préalablement déclenchée, pour qui l'interprétation œdipienne est persécutive envers les imagos parentales.

Un pas se fait vers l'entrée lorsque les énoncés répétitifs de la plainte se condensent dans le symptôme qui ouvrira aux premières « constructions dans l'analyse » ⁵. Freud montre qu'analysant et analyste ont leur part dans l'élaboration des « vérités menteuses » ⁶. C'est donc de vérité qu'il s'agit alors, de ce qui fait vérité grâce ou malgré le message fortement chargé des souffrances actuelles.

Hystérisation du savoir, de ce savoir dont celui ou celle qui fait son affaire de l'offre de la parole aperçoit des bribes de sens et des bribes de jeu sur les signifiants. Lacan l'écrit avec le S2, en bas à gauche du mathème du désir de l'analyste, c'est-à-dire à l'entrée. Nous n'en sommes pas au point d'une demande d'analyse formulée dans les formes. Mais ce qui, par contre, peut s'annoncer, ce sont les prémices du désir d'analyse.

4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 54-55 et p. 61-62.

5.  S. Freud, « Constructions dans l'analyse », dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, Presses universitaires de France, 2012, p. 269-281.

6.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 571-573.

Le désir d'analyse

Lacan conclut le *Séminaire XI* sur une de ses formules oraculaires qui ont fait date. Il y dit que le désir d'analyse « est un désir d'obtenir la différence absolue, celle qui intervient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir ⁷ ». Cet état est à première vue tourné vers les temps conclusifs d'une cure plutôt qu'il ne se pose à son début. Mais peut-on déceler d'emblée quelque chose de la future fin de partie ⁸ ? Ne sortons pas de la réserve pour donner dans l'anticipation médiumnique, où se glisserait l'analyste se prenant les pieds dans le semblant de savoir. Mais la sensibilité du sujet au signifiant de ses dits peut être prometteuse d'un procès à venir instruit des ruses et des pouvoirs du signifiant. Pourtant, ces premiers indices ne sont en rien le gage d'une continuité. Disons que cela peut mettre l'analysant et l'analyste dans un état de veille réciproque, dans le meilleur des cas. Néanmoins, l'absence de garantie reste de principe.

Freud, après quarante ans de travail (ce qui est peut-être la période d'essai pour un analyste), a écrit des éléments d'un testament clinique dans « L'analyse finie et l'analyse infinie ⁹ ». Il rapporte des cas où les succès thérapeutiques font se lever le transfert négatif. Et, de plus, il fait le récit d'analyses qui n'ont pas empêché ce qu'il nomme « le retour des anciennes souffrances ».

Mais revenons à ce temps éventuellement inaugural des séances préliminaires. Il arrive que l'inconscient fasse éclair dans ce qui est déjà effectif du transfert, soit par une équivoque (lapsus...) qui fait brusque éveil, soit encore par le point d'interrogation mis par l'analyste sur telle expression, assertion, affirmation de l'analysant. Scansion qui fait mouche et dont l'analysant rappelle longtemps l'impact décisif, alors que s'oublie d'autres moments du procès de la cure. Là encore, rien n'assure que le court-circuit du sens, la disruption du flux verbal vont engager vers l'émergence d'un S1. Il y faut du temps. Mais l'expérience que, dès l'entrée, l'analysant peut faire du signifiant et de sa frappe constitue la trace d'un pas vers le désir d'analyse. La forte citation dans le *Séminaire XI* dit bien la voie qui s'ouvre de l'assujettissement premier au S1.

7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 248.

8.  Cette métaphore de Freud avec une partie d'échecs, indéfiniment reprise dans la littérature, se trouve dans « Le début du traitement », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 80-104.

9.  S. Freud, « L'analyse finie et l'analyse infinie », dans *Résultats, idées, problèmes II*, op. cit., p. 231-268.

Passe d'entrée

Ce que l'on peut dire, c'est qu'il ou elle est en passe d'entrer. C'est la seule passe d'entrée qui mérite ce nom. C'est alors que pour devenir un jour pleinement désir d'analyse, cette prémisses doit se soutenir du désir de l'analyste. Le désir de l'analyste est le passeur de cette passe d'entrée (passeur au sens classique – à distinguer du passeur du dispositif de la passe). C'est que le désir de l'analyste n'a d'autre vis-à-vis que l'inconscient de l'analysant et ne témoigne de rien d'autre que de ce dire sous les formes déguisées, déformées, qu'il ne peut qu'emprunter. Dans ce temps d'ouverture, c'est du désir de l'analyste que dépend l'entrée en analyse.

Et puis il y a l'entrée passionnelle. Un « parce que c'était lui ou elle », « parce que c'était moi ». C'est le signe avant-coureur de l'érotisation du transfert. Région des périls. Mais la psychanalyse l'a voulu ainsi. Puisque, à la différence des classiques, elle a ouvert la boîte de Pandore ¹⁰ et que l'objet ne peut plus s'oublier.

Question du temps

Avec le divan, ce n'est pas seulement le sujet qui s'allonge, mais le temps. Cet autre temps de la cure se marque d'une autre durée où se font jour les figures identificatoires, la valse des sentiments, la frappe des affects, comme autant de positions subjectives. Et, à la durée comme condition de la subjectivité, répond la durée de la séance ponctuée, donc, délimitée. L'expérience du divan met qui va s'analysant à l'épreuve du cas qui est fait de son dire. La scansion met en jeu l'attente propre à l'attribution à l'Autre d'un savoir, avec la question : qu'y entend-il ? Qu'y entend-elle ?

La parole qui se soutient du transfert flotte dans son élément, où l'on retrouve la métaphore marine, mais cette fois positive à cela près qu'elle fait effectivement résistance pour peu que cette torpeur gagne l'analyste.

Va-t-il réveiller la cure à l'acuité du signifiant ? Question pour la suite si l'entrée a eu lieu. Son acte a été décisif, mais combien oubliable !

10.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet*, n° 1, p. 22. Et dans *Autres écrits*, op. cit., p. 251.